

Victor Brunfaut est architecte (ISACF La Cambre, 1991) et docteur en urbanisme (Universités de Pescara et Roma-La Sapienza, Italie, 2003). Il est enseignant et chercheur à la Faculté d'architecture La Cambre-Horta de l'Université libre de Bruxelles, où il coordonne, avec Bertrand Terlinden, l'atelier de projet *Terrains d'architecture*. Il est affilié au Centre de recherche HABITER.

Quentin Nicolai est architecte (ISACF La Cambre, 2010) et doctorant au sein du Centre de recherche HABITER de la Faculté d'architecture La Cambre-Horta de l'Université libre de Bruxelles. Depuis 2014, il mène des recherches sur la question du paysage dans le Bénin méridional, dans le cadre d'une thèse de doctorat sous la direction de Victor Brunfaut.

Sara Tassi est architecte (ULB, 2013) et doctorante F.R.S-FNRS au sein du Centre de recherche HABITER à la Faculté d'architecture de l'ULB. Depuis 2014, elles mène des recherches à Porto-Novo, dans le Sud-Bénin, dans le cadre d'une thèse de doctorat sous la direction de Victor Brunfaut.

Résumé

Les 7 et 8 mai 2018 se tenait à la Faculté d'architecture La Cambre Horta de l'ULB le colloque de clôture d'un projet de recherche interrogeant la notion d'espace public au Sud-Bénin. Ce colloque prolongeait un travail réflexif sur les outils de l'architecture développé lors de journées d'études organisées en septembre 2017 à Porto-Novo, au Bénin. Ces deux événements constituent le corps de la présente publication. Lors de ces événements, s'est imposée la notion de *situation*. Cette notion attire l'attention sur les manières toujours situées dont les réalités sont instaurées par les perspectives qu'elles rassemblent : elles n'existent que par elles. Elle nous aide à considérer les réalités au delà des oppositions binaires telles qu'objet/sujet, figure/fond, dedans/dehors, esprit/matière, etc. et nous amène à penser et agir en termes de connexions, d'interdépendances.

doi.org/10.3917/clara.006.0004

Introduction

Victor Brunfaut, Quentin Nicolai, Sara Tassi

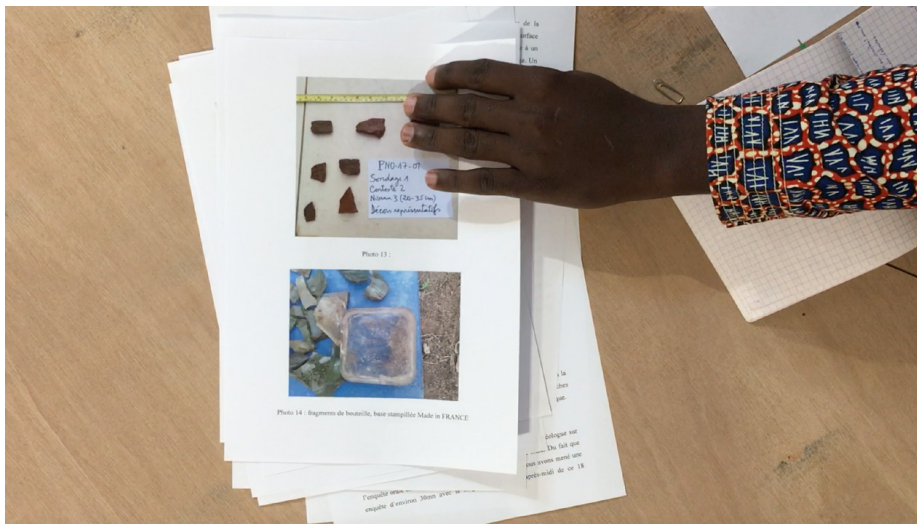
Les 7 et 8 mai 2018 se tenait à la Faculté d'architecture La Cambre Horta de l'ULB le colloque de clôture¹ d'un projet de recherche interrogeant la notion d'espace public au Sud-Bénin². Ce colloque poursuivait un travail réflexif sur les outils de l'architecture développés lors de journées d'études organisées en septembre 2017 à Porto-Novo, au Bénin. Ces deux événements se complètent et constituent le corps de la présente publication.

Les journées d'études de Porto-Novo ont été décisives dans l'organisation du colloque de Bruxelles. Elles nous ont permis de questionner ce à quoi la notion d'espace public se réfère concrètement, ainsi que la pluralité des manières de s'y rapporter, de la mobiliser. L'idée d'un colloque dans un format conventionnel cadrait mal avec les questions soulevées par les journées d'études et, de manière plus générale, par le projet de recherche. Au centre de ces questions s'imposait la notion de « situation »³ : cette notion serait donc le sujet et l'objet de cet événement conclusif. La notion de situation attire l'attention sur les manières particulières dont les réalités sont instaurées. Elle ne tient pas dans des oppositions binaires, telles qu'objet/sujet, figure/fond, dedans/dehors, esprit/matière, etc. et nous amène à réfléchir en termes de connexions, d'interdépendances.

1—« Des situations qui forcent à penser : les outils de l'architecture face à la pluralité des modes d'habiter », Faculté d'architecture de l'ULB, Bruxelles, 7–8 mai 2018.

2—PDR/F.R.S. - FNRS, 2014–2018 : « Espaces publics dans les villes d'origine précoloniale dans le Sud-Bénin » - référence : T.1097.14. Ce projet est incarné par deux thèses en cours de finalisation, sous la direction de Victor Brunfaut, qui visent à complexifier ce qu'on désigne par « espace public » à partir de l'analyse des maisons familiales à Porto-Novo (Sara Tassi) et des forêts sacrées sur le plateau d'Abomey (Quentin Nicolai).

3—Nous devons l'usage que nous ferons ici de la notion de situation en particulier à Stengers (2013, 2017) et Doucet *et al.* (2018).



1a



1b



1c

1a–c
Images de la table filmée lors
de la présentation collective de
Radioxokɔn :

1a. Mardjoua Barpougouni,
1b. Amandine Yehouetome,
1c. Constant Legonou.

Photos : Victor Brunfaut,
Quentin Nicolai, Sara Tassi,
2018.

On trouvera dans le présent numéro hors-série de la revue *Clara* un compte rendu du colloque de Bruxelles, reprenant les quatre « situations » qui y furent présentées. Ces « situations » questionnent, par leurs spécificités, le rôle des outils de l'architecte. Ce compte rendu sera complété, à la fin du numéro, par celui des journées d'études de Porto-Novo, qui permettra de situer l'origine de nos questionnements. La structure de ce numéro est donc volontairement antichronologique.

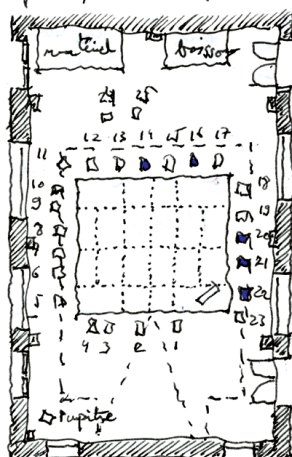
Avant de rentrer ici dans le compte rendu de la situation du colloque à proprement parler, nous voudrions revenir sur la trajectoire de construction de notre proposition. Au départ, il y avait donc un projet de recherche construit à partir d'outils disciplinaires et scientifiques, autour de notions apparemment partagées par tous, mais que le projet dans ses développements a été amené à questionner, que ce soient celles d'« espace public » ou de « ville précoloniale ». Cette recherche a été portée par deux doctorants européens, architectes de formation, à Porto-Novo et sur le plateau d'Abomey. Une condition préalable d'altérité entre le/la « chercheur.e » et son « terrain » qui a fortement influé sur la suite du travail, à deux niveaux :

- au niveau de la position du chercheur : celui-ci est mu par un projet, qui est le mobile pour et par lequel il est là, qui, d'une certaine manière, induit un processus de recherche en soi. Mais aussi un projet qui est questionné, agencé, organisé sur des nouveaux plans par les rencontres du « terrain », des rencontres qui affectent la position du/de la chercheur.e et son « terrain ». Cela implique une posture située, certes, mais aussi attentive du/de la chercheur.e. Chaque situation n'est jamais donnée, elle est potentiellement ouverte à de multiples connexions : être attentif implique ainsi un ralentissement qui permet de mettre en suspens nos automatismes, de ne pas se limiter à emprunter les « chemins connus ». En somme, être attentif pour être capable d'hésiter, d'expérimenter de nouvelles connexions, de s'ouvrir à de nouvelles rencontres. Aussi, se laisser affecter par ces « rencontres » ne veut pas dire parler, ou faire, « à la place de », mais plutôt faire « avec » ;
- au niveau des outils de l'architecture : le terrain recèle, de manière générale, une pluralité de modes d'habiter, certains reconnus, d'autres moins, voire pas. Les outils de l'architecture, indispensables dans les stratégies de planification, d'aménagement du territoire, etc., ont un rôle dans la persistance des rapports de domination, rôle qui ne peut être ignoré ou minimisé. Fondant leur légitimité sur une prétendue neutralité, ce sont « de redoutables outils de nivellement et de lissage » (Vella, 2019 : 41).

Dès lors, doit-on renoncer aux outils de l'architecture pour lutter contre l'imposition, pour donner la parole, faire exister ces modes d'habiter souvent qualifiés, par le pouvoir en place, par les autorités, de faibles, d'hors norme, d'invisibles ? Ou bien d'autres manières d'y faire recours, de les manipuler peuvent-elles nous aider à les habiter ? Comment les faire importer, les instaurer, en reconnaître les valeurs propres ?

Vue en plan de la disposition des intervenants et participants lors de la séance de restitution des journées d'études de Porto-Novo, École du Patrimoine Africain. Croquis : Victor Brunfaut, 21 septembre 2017.

Disposition durant la présentation du groupe 3 (gogille, Nandjane, ...).



- | | |
|-------------|--------------------------------------|
| 1. Nandjane | 14. Roi Nigou |
| 2. Kélibé | 15. Constant |
| 3. Prince | 16. Richard - Nandjane de Patrimoine |
| 4. Elie | 17. Comaton |
| 5. Victoire | 18. Donald |
| 6. Nostopha | 19. Anandine |
| 7. Elou N | 20. anthropologue (Anelle) |
| 8. Justine | 21. Anelle Choplin |
| 9. — | 22. Docteur Anelle |
| 10. Quentin | 23. Flémard |
| 11. Roi | 24. Seye |
| 12. Jean | 25. Kéou |
| 13. — | |

Comment les journées d'études deviennent une situation

Les journées d'études organisées à Porto-Novo avaient comme point de départ un questionnement sur le caractère importé de la notion d'espace public, et sur la partialité des outils et méthodes de description et leur propension à *faire agir*, à induire certains modes d'action et en ignorer d'autres. Elles ont regroupé pendant quatre jours une vingtaine de participant.e.s aux parcours et pratiques très variés, et ont porté sur un lieu concret, la « place de la radio », plus communément appelée *Radioxokhon* en langue *gun*⁴ ou officiellement « place Te Hlin Aho », dans le quartier Ouenlinda.

L'expérimentation consistait en un travail de description de ce lieu, choisi pour sa complexité et son statut plurivoque, avec les outils et méthodes de travail propres à chacun.e. En proposant cet exercice, nous en assumions le caractère artificiel : *Radioxokhon* est devenu, durant ces quatre jours, une sorte de laboratoire en plein air. L'exercice impliquait l'acceptation de chacun.e des participant.e.s de se rendre disponible à l'expérience.

Le premier jour, nous avons accueilli tou.te.s les participant.e.s autour d'une

4—le *gun*, ou *gungbe*, désigne la langue parlée dans la région de Porto-Novo. Elle fait partie des langues *gbe* parlées dans le Golfe du Bénin (entre l'est du Ghana et l'ouest du Nigéria).

grande table, où chacun.e s'est installé avec ses propres « outils » pour les présenter aux autres. C'est ainsi que cette grande table a permis la rencontre d'un théodolite, d'une truelle, de gommes, crayons, double-mètre, cahiers, ordinateurs portables, appareil photo, enregistreur, GPS, caméra, ficelles, pioche, pinces, bouteille de gin, Smartphone...

À la fin de ces journées d'études, lors de la séance de restitution, cette même table a été le témoin de tropismes variés liés à la présence autour d'elle de différentes personnalités : au-delà des participant.e.s et des organisateurs, on trouvait ainsi le *Migan*, autorité « traditionnelle » et figure politique importante du quartier et plus largement de Porto-Novo, le directeur de la Maison du patrimoine et du tourisme de la mairie, un anthropologue et une urbaniste français... Autant de destinataires potentiels vers lesquels diriger son propos pour rendre compte du travail développé durant ces journées (fig. 1). La table était bien un terrain, un lieu de rencontre qui renvoyait, par analogie, à *Radioxokhon* où s'était déroulé l'exercice commun de description.

À l'issue de ces journées, un constat nous était apparu : confronter des outils, des méthodes « en situation » fait aviver l'importance de *prises* qui peuvent être omises par ces outils, et révèle des enchevêtrements qui seraient sinon ignorés. Chaque outil est en effet toujours situé, il est induit par et à son tour induit des *modes d'abstraction*⁵, selon les usages qu'on en fait, les manières dont on le mobilise : il accorde de l'importance à des choses plutôt qu'à d'autres, il fait opérer des choix, des discriminations, il cadre, il détermine des rapports... En somme, il *instaure*⁶ une réalité, qui est partielle et partiale. Confronter des outils, et donc, des réalités, en révèle d'autres.

Cet exercice nous a aidés à réaliser que *le lieu* ou *le terrain* sur lequel il s'agirait d'appliquer nos outils est toujours pris dans une, voire plusieurs situations, il y participe. Toute situation résulte, en effet, d'un processus d'instauration par les perspectives qu'elle rassemble : elle n'existe que par elles. En ce sens, nous nous sommes rendu compte lors des journées d'études, que la confrontation des descriptions établissait progressivement *Radioxokhon* non plus seulement comme un « terrain », mais bien comme une « situation » en train de se faire autour de/par les participant.e.s. Les différentes descriptions *du* terrain (à la fois sujet et objet) contribuent donc chacune à leur manière à rendre plus tangible, plus concrète cette situation, sans pour autant en épuiser la complexité.

5—Nous devons cette expression au philosophe Alfred North Whitehead, dans la reprise qu'en propose Isabelle Stengers. Pour Whitehead, il n'y a pas de pensée sans abstraction. En d'autres termes, la pensée présuppose la possibilité de l'abstraction, mais pas la pensée seulement : la perception déjà [...] constitue « un triomphe de l'abstraction », et celle-ci n'est pas le moins du monde liée exclusivement à la conscience. En revanche, ce qui pourrait être foncièrement lié à la conscience, est la question de nos *modes d'abstractions*. [...] À chaque époque, écrit Whitehead, une tâche cruciale de la philosophie est de cultiver la vigilance envers les modes d'abstraction qui équipent la pensée de cette époque. (Stengers, 2017 : 28)

6—Nous reprenons ce terme du philosophe Étienne Souriau (2015).

La table comme dispositif : le colloque de Bruxelles

Au retour de Porto-Novo, quand nous avons commencé à réfléchir au colloque, s'est rapidement imposée la volonté d'expérimenter avec le dispositif de la table. Une table qui deviendrait un terrain, un lieu autour duquel, et sur lequel, on déposerait, déplacerait, agencerait documents, photographies, dessins, objets ... L'idée de cette table était directement inspirée de celle autour de laquelle s'étaient réunis les participant.e.s aux journées d'études de Porto-Novo. La table devenait donc le plan rassembleur sur/par lequel seraient instaurées les « situations ».

On utilisera ici le terme « situations » autant pour désigner les rencontres qu'on a choisi de restituer lors du colloque que les rencontres organisées et en cours autour de la table lors du même colloque. Toutes les deux mettent en relation différentes personnes, différents outils, modes d'abstraction, mais dans des lieux, des circonstances et à des moments différents. On peut, pour simplifier, parler d'une forme d'analogie entre une situation « originelle », qui a eu lieu dans un passé ou un espace plus ou moins proche, et une situation de *re-présentation* qui est, quant à elle, lors du colloque, *en train de se faire*. L'important est de comprendre que, si ces deux sortes de situations sont reliées (par les éléments qui les composent, les relations qu'elles entretiennent, les histoires qu'elles racontent, etc.), elles sont aussi distinctes et dépendent chacune d'une intentionnalité pour laquelle *cette* situation compte, à *ce* moment, en *ce* lieu.

En « important » le dispositif, on procédait à un changement d'échelle : si, à Porto-Novo, il s'agissait d'une confrontation entre « dispositifs individuels » (outils et méthodes de description propres à chaque participant.e), à Bruxelles, il s'est agi d'une confrontation entre situations qui, en tant que telles, deviennent des dispositifs. En effet, le dispositif de la table, se donnant à voir et à entendre par un « public », implique une réification des situations, leur re-présentation. Chacune des situations a été présentée au public par la médiation de l'image filmée de la table, projetée en direct sur l'écran de l'auditoire. Une caméra fixée au dessus de la table capturait les mouvements des documents sur la table ainsi que les gestes des intervenants.

La table est donc aussi devenue le terrain de confrontation entre des situations que l'on pourrait considérer comme éloignées, distinctes, comme n'ayant *a priori* rien à voir les unes avec les autres : *Radioxokpon* à Porto-Novo, la domesticité marocaine et les territoires des mort.e.s à Bruxelles, le quartier de la Baraque à Louvain-la-Neuve et Le Samaritain, « le bidonville qui voulait devenir un village » dans le nord de Paris.

Pourquoi vouloir élargir la réflexion soulevée par l'expérience des journées d'études à des situations autres que celles rencontrées au Bénin ? Il s'agissait, pour nous, d'apprendre de regards croisés, d'expériences complexes, en portant l'attention sur des situations, dans des contextes qui nous sont proches et qu'à partir de nos expériences au Bénin, nous sommes amenés à appréhender à partir d'autres perspectives. Dans chacune de ces situations ont été reconnus des traits ou des rapports qui ressortaient de nos rencontres avec nos « terrains » au Bénin, et qu'il nous semblait important de souligner dans d'autres situations, qui nous étaient plus proches, pour en montrer la persistance, par-delà un « ici » et un « là-bas ». Les situations rassemblées ici se caractérisent par une pluralité de

II a-c

*Présentation collective de
Radioxokɔn :*

II a. Mardjoua Barpougouni

II b. Amandine Yehouetome

II c. Constant Legonou.

Photos : Victor Brunfaut, 2018.



II a



II b



II c

modes d'existence, dont certains restent évincés, ignorés par d'autres, que ce soit par des rapports de force, de mépris ou d'ignorance. Nous avons voulu explorer dans le cadre de ce colloque d'autres manières d'expérimenter avec les outils de l'architecture, de composer *avec*, de faire la différence ensemble. En outre, le choix des situations s'est fait sur la base de leur résistance à l'application de modèles « tout-terrain ». Cela ne veut absolument pas dire que ces situations seraient pour nous les seules « dignes » d'être prises en compte.

Cinq « situations qui forcent à penser »

Au départ, donc, une situation paradigmatique de nos questionnements, celle de *Radioxophon* ; et une constante : la table.

Le colloque a été structuré en deux journées. Les questionnements ont été présentés par le biais d'un compte rendu initial du travail autour de *Radioxophon*, avec une partie des participant.e.s, présents ou invités pour l'occasion : Amandine Yehouetome et Constant Fortuné Legonou (assistant.e.s de recherche) ; Lamatou Daouda (géographe), Barpougouni Mardjoua (archéologue) et Kem Noudeviwa (architecte), tous trois doctorant.e.s engagé.e.s dans un projet ARES⁷ ; Judith Le Maire, Graziella Vella et Victor Brunfaut, enseignant.e.s à la Faculté d'architecture et participant.e.s ; Sara Tassi et Quentin Nicolaï, doctorant.e.s organisateurs. Les matériaux produits lors de ce travail réalisé à Porto-Novo étaient exposés en marge du colloque.

Ensuite, quatre autres situations « convoquées » autour de la table, par affinités électives et organisées en deux sessions successives, chacune faisant l'objet d'un exercice de mise en dialogue par deux témoins, avant l'exercice de haute voltige de la conclusion.

Ces quatre situations ont toutes quelque chose à voir avec nous, plus ou moins directement : elles ont en quelque sorte « agi » sur nos recherches communes. Toutes quatre impliquent plus ou moins directement des architectes et/ou des étudiant.e.s en architecture. Chacune est confiée à un.e porteur ou porteuse.

La première demi-journée a rassemblé deux situations centrées sur les questions de migration/circulation, portées par Lisa Rapport et Graziella Vella. Une mise en dialogue a été proposée par un archéologue-anthropologue, enseignant-chercheur à l'ULB (Olivier Gosselain), et une architecte, enseignante à l'Université de Liège (Sophie Dawance). La seconde, aux accents plus juridico-politiques, portait sur des situations de territoires « en lutte », orchestrées par Gaspard Geerts et Saskia Cousin. L'exercice de mise en dialogue était ici confié à un sociologue, enseignant-chercheur à l'U-Mons (David Jamar), et à un architecte enseignant-chercheur à la Faculté d'architecture de l'ULB (Michaël Ghyoot).

Les recherches dans des familles originaires du Rif à Bruxelles menées par Lisa Rapport, doctorante avec laquelle nous partageons un même espace de

7—Projet de recherche pour le développement (PRD/ARES), « Création d'un centre de compétences en gestion urbaine des villes patrimoniales du Bénin » (ULB/Université d'Abomey-Calavi et Université polytechnique d'Abomey, Bénin), 2016–2020.

travail⁸, se sont imposées naturellement. Elles cristallisent bien les questionnements autour des outils de l'architecture évoqués plus tôt. Comment rendre compte des circulations des imaginaires de l'habiter, en l'occurrence ici du Rif, et leur actualisation dans des formes bâties héritées de la ville européenne, sans les réduire à de simples conformations ou adaptations ? Il nous est donc apparu évident de proposer à Lisa de prendre part au colloque pour explorer ces questions.

Nos échanges réguliers avec Graziella Vella autour de nos recherches en cours⁹, et plus récemment des siennes sur les territoires des « mort.e.s en migration » à partir de plusieurs cimetières à Bruxelles, ont vite révélé l'intérêt de mettre ces recherches en dialogue avec celles de Lisa. La notion de « circulation »¹⁰ est centrale dans l'une comme dans l'autre.

Ces deux travaux de recherche révèlent la nécessité de prendre en considération des modes d'habiter qui sont en général ignorés, comme ceux de ces entités qui peuplent les cimetières (communément appelés « les morts »), et tous ces « autres », apparemment absents. Comment rendre compte de ces modes d'habiter qui « débordent » de la norme ? Ces modes prennent leur cohérence par un ensemble de dimensions qui dépassent celle de la seule norme. Appréhender ces modes par la norme en réduit, d'une part, la richesse, mais aussi (et surtout) ne permet pas d'en saisir la cohérence, qui échappe par sa nature plurielle à cette norme. D'où le recours fréquent au terme d'« informel » pour les caractériser, comme si elle (la norme) était la seule dimension habilitée à prendre une « forme ».

C'est pour répondre à cette préoccupation que nous nous sommes intéressés aux territoires alternatifs, en lutte, où une expertise (en matière d'organisation par des moyens alternatifs qui débordent de la norme) s'est consolidée au fil des années, depuis plus ou moins longtemps selon les expériences¹¹. Pour notre part, nous avons fait la rencontre de Gaspard Geerts, qui menait alors une réflexion dans le cadre d'un travail de fin d'études en architecture (Geerts, 2018) sur le quartier alternatif de la Baraque à Louvain-la-Neuve où il avait vécu jusqu'à son adolescence. Sa position d'habitant/étudiant permettait d'explorer la Baraque de l'intérieur : ses habitants, ses archives, ses devenir...

Mais la question des territoires en lutte, de l'habitat temporaire ou alternatif, souvent réduits aux seules expériences évoquées (par exemple la Baraque ou Notre-Dame des Landes), ne peut pas être abordée sans prendre en compte la

8—Lisa mène ses recherches dans le cadre d'une thèse de doctorat sous la direction de Victor Brunfaut.

9—Graziella a coordonné l'atelier « Terrains d'architecture » à la Faculté d'architecture de l'ULB avec Victor Brunfaut et Bertrand Terlinden. Ensemble, ils ont mené un travail sur les mosquées bruxelloises qui a fait l'objet d'un dossier thématique dans le numéro 2 de Clara (2014), qui a joué un rôle important en termes méthodologiques dans nos recherches.

10—En particulier à travers la notion de « territoire circulaire » proposée par Alain Tarrius (1993).

11—Notre volonté de présenter la Baraque vient de l'émulation importante autour des « territoires en lutte » dont la ZAD de Notre-Dame des Landes est sans doute une des figures les plus emblématiques ces dernières années. Le choix de ne pas convoquer la situation propre à la ZAD était lié à la surexposition médiatique de cette dernière, qui aurait introduit une forme de dissymétrie entre les cas étudiés



III a



III b

III a-b
L'auditoire Victor Bourgeois.
 Photos : Victor Brunfaut, 2018.

question des migrations, et celle de l'hospitalité/hostilité (Derrida, 1997) qui en découle, pour des gens pour qui cette situation ne relève pas d'un choix, mais d'une nécessité.

C'est pourquoi nous avons décidé de nous tourner vers Saskia Cousin¹² et Fiona Meadows, engagées depuis plusieurs années dans différentes mobilisations autour d'un projet de réaménagement et de reconnaissance juridique d'un bidonville installé dans la commune de La Courneuve en Île-de-France. Cela nous a conduits à envisager l'habitat temporaire non plus seulement comme forme d'expérimentation, comme c'est le cas à la Baraque, mais aussi comme solution imposée là où on n'a pas le choix de faire autrement. Les questions soulevées par la situation du bidonville du Samaritain nous permettent de prolonger les trois autres situations en attirant l'attention sur les (im)possibilités pour certains modes d'existence de devenir visibles, de s'inscrire, de trouver une place reconnue par tous.

Questions de temporalités

Les quatre situations ont été travaillées en amont du colloque avec leurs porteurs. Pour certain.e.s (Graziella, Lisa, Gaspard), un récit ou une trame avait été écrit sur la base de documents choisis, les rôles avaient été plus ou moins distribués, entre les personnes invitées autour de la table.

Ces trois situations, portées en partie par des étudiant.e.s/chercheur.e.s en architecture, ont pris corps autour des questions liées directement aux outils de l'architecture et de l'urbanisme ; celle du Samaritain « sortait de ce cadre » : une place restreinte a été accordée à ces outils, tandis que d'autres outils, plus médiatiques, comme la vidéo, des coupures de presse, les banderoles, etc., ont été mobilisés.

Cette singularité a fait émerger une question qui s'est révélée centrale : celle des modes d'engagement. Il ne s'agit pas seulement de questionner les modes de représentation, d'écriture, leur partialité¹³, mais aussi les modes d'engagement dans le monde, les modes d'abstraction qu'ils y propagent, reproduisent. Le Samaritain, en particulier, appelait à un mode d'engagement différent, on pourrait dire plus réactif, par rapport aux situations présentées par les étudiant.e.s et chercheur.e.s.

La question du mode d'engagement est non seulement liée à celle de la spatialité, mais aussi à celles de la temporalité et de l'urgence : chaque situation est caractérisée par une temporalité qui lui est propre. Le choix des dispositifs de description est directement en lien avec l'urgence propre à chaque situation. D'où, par exemple, dans le cas du Samaritain, la nécessité de faire appel à d'autres types d'outils (vidéos, photos...) que ceux propres à l'architecture et à l'urbanisme. Cette situation révèle également la portée instrumentale de ces derniers. À cet égard, le travail autour de *Radioxokōn* avait déjà mis en évidence

12—Nous avons rencontré Saskia Cousin dans le cadre de nos recherches au Bénin où elle travaille depuis quelques années.

13—Voir les débats en anthropologie dans les années 1980, notamment Clifford et Marcus, 1986.



IV
Photo : Anne-Laure Iger, 2018.

le statut particulier du médium film comme outil de médiatisation¹⁴, plus que de description. L'outil ici est *actif*, il permet de faire passer des intentions : il affecte, agit sur et avec nous.

Rendre compte, ou la question de la reprise

Pour conclure se posait la question du « compte rendu » : comment, ici, rendre compte de (re-présenter, encore une fois...) la richesse des discussions, des échanges qui ont constitué la situation du colloque ?

Des transcriptions de ces échanges ont été réalisées¹⁵ et envoyées aux porteuses et porteurs. En cohérence avec ce qui avait été fait pour *Radioxoxon*, nous avons opté pour une démarche à la fois descriptive (retracer l'histoire du « montage » de la situation, comment cette demande a été reçue ; parler autant des présences que des absences, parfois plus significatives...) et réflexive, cette dimension étant notamment générée par la mise en résonance des situations entre elles, et par le travail de problématisation effectué par les « témoins ».

Cette question du « rendre compte » renvoie à une notion fondamentale dans le travail présenté : celle de *reprise*. La trajectoire de nos réflexions est constituée par une multitude de « gestes de reprise ». Des reprises qui *importent*, dans tous les sens du terme, chaque reprise étant, comme l'évoque Didier Debaïse reprenant lui-même Whitehead, un ajout, une nouveauté dans l'univers (Debaïse, 2015).

14—Voir, à cet égard, les contributions de Donald Fanou et de Serge Hounzime au dernier chapitre, consacré à *Radioxoxon*, p. 162–165 et p. 166–169.

15—Nos remerciements sincères vont ici à Anne Laure Iger, qui s'est coltiné cette lourde besogne...

Références Bibliographiques

- BRUNFAUT, V. ; VELLA, GR. ; TERLINDEN, B.** (dir.). 2014. *La Mosquée bruxelloise comme projet*, CLARA Architecture/Recherche, n° 2.
DOI : <https://dx.doi.org/10.3917/clara.002.0009>
- CLIFFORD, J. ; MARCUS, G.E.** 1986. *Writing Culture: The Poetics and Politics of Ethnography*, University of California Press.
- DEBAISE, D.** 2015. *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Dijon, Les Presses du réel.
- DERRIDA, J. ; DUFOURMANTELLE, A.** 1997. *De l'hospitalité*, Paris, Calmann-Lévy.
- DOUCET, I. ; DEBAISE, D. ; ZITOUNI, B.** 2018. « Narrate, speculate, fabulate: Didier Debaise and Benedikte Zitouni in conversation with Isabelle Doucet », *Architectural Theory Review*, n° 22, p. 9–23,
DOI : <https://dx.doi.org/10.1080/13264826.2018.1418130>.
- GEERTS, G.** 2018. *Ce qui devait être une page blanche : la Baraque, une autre manière de faire la ville*, mémoire de fin d'études, sous la direction de Michaël Ghyoot, Bruxelles, Faculté d'architecture La Cambre Horta, ULB.
- SOURIAU, É.,** (1943) 2015. *Les différents modes d'existence*, Paris, Presses Universitaires de France.
- STENGERS, I. ; DRUMM, T.** 2013. *Une autre science est possible ! Manifeste pour un ralentissement des sciences*, Paris, La Découverte.
- STENGERS, I.,** 2017. *Civiliser la modernité? Whitehead et les ruminations du sens commun*, Dijon, Les presses du réel.
- TARRIUS, A.** 1993. « Territoires circulatoires et espaces urbains : différenciation des groupes migrants », *Les Annales de la recherche urbaine*, vol. I, n° 59, p. 51–60.
DOI : <https://dx.doi.org/10.3406/ar.1993.1727>.
- VELLA, G.** 2019. « Les territoires des mort.e.s », CLARA Architecture/Recherche, n° 6 (hors-série), p. 18-43.
DOI : <https://dx.doi.org/10.3917/clara.006.0018>